

Femmes : colère collective ?

Rina Nissim

Naturopathe auteure, éditrice, Genève

Retranscription de l'enregistrement de la conférence publique à l'Université de Lausanne, le 10 mars 2010

Rina (R) : Je vais vous raconter mon parcours. Je viens d'une famille juive orientale dans laquelle l'éducation pour les filles et les garçons est très différente. Je suis née après la guerre, mes parents ont échappé à la déportation. Ils ont réussi à s'enfuir en Palestine sous mandat britannique. Ils ont aussi survécu au siège de Jérusalem et le premier enfant qui est né a été un garçon, mon frère, c'était quasiment le messie. C'est extraordinaire pour un couple qui a vécu tout ça.

Moi, deuxième enfants, quelques années plus tard, c'est moins extraordinaire. Mon frère a été encouragé à étudier, il était brillant. Moi je n'étais pas bonne à l'école, dyslexique, gauchère contrariée. J'avais des mauvais résultats scolaires. Même avant l'école j'ai été très malade. J'ai commencé par faire des maladies graves : pneumonies, néphrite grave. J'avais du mal à démarrer, par contre je n'avais pas du mal à parler. A deux ans et demie, je parlais trois langues mais je ne marchais pas, j'étais toujours en position assise. Parler ça n'a pas été un problème pour moi. J'avais senti les inégalités mais de cela je ne savais que faire. Ca m'a pris beaucoup d'années pour comprendre que c'est plus facile de tomber malade que de se révolter. Je pense que beaucoup de mes maladies ont à voir avec des choses avalées. J'ai donc eu un départ laborieux dans la vie. Le message parental que mon frère et moi avons reçu était « plus jamais ça », changer le monde, plus jamais comme avant, les choses doivent changer profondément. Pendant l'adolescence, j'ai fait des études laborieuses, difficiles. J'ai eu la tuberculose, j'ai été mise sous antibiotiques pendant deux ans. Pour moi c'était vraiment difficile de me voir en avant et puis un événement très important qui m'a lancé dans la militance c'était mon interruption de grossesse. J'étais jeune, mon Jules s'était barré en stop à Katmandou avec mon frère et moi je suis restée enceinte et seule. Et alors quoi faire ? L'avortement à l'époque était illégal mais à Genève il y avait des possibilités. Il fallait trouver un gynécologue pas trop culpabilisant mais quand même c'était une expérience difficile. De plus ça coûtait 1000 frs de l'époque et quand on est jeune on ne les a pas. Comment faire ? Je me trouve dans une clinique et quand on me ramène dans la chambre après l'anesthésie, une infirmière a généreusement mis à côté de mon lit un berceau vide sur lequel est écrit « il est interdit de sortir les bébés des berceaux ». C'est un coup vache pour une femme qui a fait une

interruption de grossesse. C'était ma première expérience. Après, en causant un peu avec les amies, j'ai découvert qu'il existait un mouvement débutant qui était le Mouvement de Libération des Femmes (MLF), c'était la fin des années 1970. C'est cette expérience personnelle qui me pousse en avant.

Je me suis lancée dans les professions de la santé parce que déjà ma mère disait : « tu as un cul pointu ». Je n'aurais pas supporté votre posture assise pendant tant d'années. J'ai fait l'école d'infirmière. C'était les années flambantes du MLF, une période extraordinaire. En 2^{ème} année de l'Ecole d'infirmières *Bon Secours* de Genève, j'étais dans le groupe du MLAC à Annecy et on a fait quinze avortements par semaine dans la cuisine d'une des dames. Les dames venaient se présenter pour voir où trouver un endroit pour se faire avorter. En France c'était illégal. Certaines allaient en Suisse, d'autres en Hollande, d'autres restaient là et elles ont eu une interruption de grossesse sur place, parfaitement non médicale. Moi, avec mes deux ans d'école, j'étais la plus médicale.

C'était des années palpitantes. Il y avait dans ma classe et dans mon entourage d'autres personnes qui, comme moi, n'étaient pas à l'aise dans la façon dont l'hôpital fonctionnait. Alors, pendant un certain nombre d'années on est restée dans l'institution essayant de trouver quelque part comment être en accord avec soi-même, en donnant les informations à d'autres. Par exemple, on disait aux patientes : « Vous savez, l'examen qu'ils vont vous faire n'est pas indispensable. C'est seulement pour documenter le dossier, ça ne vas pas changer votre traitement. Mais c'est un examen désagréable, douloureux ». Le lendemain, le médecin arrivait et le patient disait : « je ne veux plus le faire ». On peut faire ça un moment mais au bout d'un certain temps ce n'est plus vivable. On peut participer à des luttes syndicales, on peut militer pour 40 heures de travail et 300 fr de plus. Je crois qu'à Genève les infirmières n'ont toujours pas les 40 heures. Mon travail, c'était un bon gagne-pain mais ça devenait conflictuel et à ce moment là, en parlant avec d'autres, une idée a germé : montrer qu'on peut faire autrement. Pas seulement se contenter de critiquer le système mais essayer de créer une autre façon de fonctionner.

J'étais allée aux Etats-Unis, visiter les cliniques féministes. Il y en avait énormément : les *Emma Goldmann Women's Clinics*, les *Feminist Women's Health Centers* parmi d'autres. J'en ai visité beaucoup, j'en ai trouvé une qui m'a plu et j'y suis restée plus longtemps. Les Etats-Unis sont un endroit épatant, un endroit de liberté, malgré ce qu'on peut reprocher à ce pays. Ils ont une aisance à oser faire des choses différentes. C'est un pays jeune, on ose et ça m'a donné ce niveau de confiance qu'il faut avoir pour oser.

Arrivée, à Genève, j'ai trouvé mes collègues féministes, on s'est mise ensemble et on a lancé le *Dispensaire des Femmes*. C'était un centre alternatif de femmes pour des femmes qui offrait des prestations simples en gynécologie, toute la partie de la gynécologie qu'on peut démedicaliser facilement. L'idée c'était de montrer que même des paramédicales ou des non-médicales peuvent apprendre à faire des tâches simples et rendre service, aider les personnes, pour autant qu'elles soient entourées de personnes qui les soutiennent et qu'elles sachent où sont leur limites et à quel moment elles doivent en référer à d'autres parce que ça sort de leur

champ de compétences. C'est possible. On a créé un centre où les femmes étaient reçues par deux personnes : une médicale et une non-médicale, toujours trois personnes donc à chaque consultation. Il n'y avait pas d'odeur de chloroforme et pas d'uniformes. Les médicales incluaient les professions para-médicales et les non-médicales étaient des enseignantes, des psychologues ou avaient une autre formation. On a fonctionné comme ça pendant un certain nombre d'années. Les femmes étaient très contentes de trouver un lieu comme le Dispensaire remboursé parce que c'était payé par les caisses maladie. Il y avait des personnes parmi nous, des femmes médecin qui pouvaient faire des factures médicales. De la part des caisses maladie, on s'attendait un procès pour ce type de partage de tâches. Mais non, pas du tout. Les caisses ont étudié un petit peu combien ça coûtait les frais et ils ont vu que ça coûtait moins cher que les lieux de traitement classiques. Elles ont vérifié que les femmes ne faisaient pas double consultation et elles ont laissé aller, on ne s'est pas prises de procès. On a fonctionné comme ça pendant une dizaine d'années. On donnait des conseils simples sur la contraception, sur la petite pathologie..., les choses simples qui sont la vie de tous les jours, les vaginites, les cystites etc. Au début, on n'avait pas beaucoup de connaissances en médecine alternative, sauf les choses expérimentées par nous-mêmes. On avait des groupes self-help, d'auto-examen, on avait appris les choses par nous mêmes. Si vous avez une mycose, pas grave, ça n'intéresse pas le gynécologue, il vous donne un antifongique. Mais si vous répétez ce type de pathologie fréquemment après chaque règle ou après chaque rapport, ça ne va pas non plus l'intéresser. Il y a des consultations par téléphone et les ordonnances arrivent par la poste. Plus d'examen. Nous on essaie de trouver des alternatives pour les choses simples et on a trouvé ce qui marchait bien : par exemple l'ail antifongique, antiparasite, antibactérien, qui est dans toutes les cuisines. Une gousse ça se pèle avec les doigts pas avec un couteau, ça peut griffer la gousse et après ça brûle et on l'insère dans le vagin. Il n'y a pas d'odeur et ça marche bien. D'autres choses simples comme les ferments lactiques, dans un yaourt, la flore inhibe certains germes. Diviser pour mieux régner ! S'il y a des champignons, il faut leur mettre un ennemi et ça les inhibe. On a trouvé des choses simples : ail, ferments lactiques, bicarbonate de soude etc. Des choses que les femmes ont dans la cuisine qu'on peut se réapproprier pour se soigner avec les moyens du bord. Bien entendu, si au bout de x jours ça ne va pas, il faut demander de l'aide et prendre un traitement classique. Il y a des garde-fous, mais ça marche.

A chaque consultation, on expliquait *vous avez la pathologie x et dans cette situation il y a un traitement chimique ou alternatif*. En général, elles disaient : *que pensez-vous qui est mieux pour moi ?* et on expliquait les avantages et les inconvénients des deux méthodes. On essaie de créer une atmosphère où les femmes sont amenées à prendre une décision pour elles-mêmes. C'est difficile, quand on va chez le médecin, l'autonomie par rapport à une décision n'est pas simple. Créer une atmosphère où les femmes se réapproprient leur corps est possible. Lors de l'examen c'est elles-mêmes qui mettaient le spéculum et avec un miroir et une lampe du poche, elles regardaient leur col d'utérus pour qu'elles ne soient pas dans

une situation passive. Après les autres regardaient et faisaient un frotti ou je ne sais pas quoi. On a fonctionné comme ça pendant plusieurs années et, petit à petit, les femmes nous ont demandé plus de traitements alternatifs. On était donc poussées par les usagères, on ne les appelait pas clientes, ni patientes. Je me rappelle d'une femme qui voulait un traitement alternatif pour une endométrite, après en avoir utilisé pour une infection moins grave ; elle était déterminée à vouloir un traitement alternatif. Nous ça nous embêtait plutôt, car elle risquait sa fertilité, mais elle a insisté. On s'est mises d'accord qu'elle reste à la maison qu'elle se repose avec un traitement à base de plantes et on la voit une fois par semaine pour voir si ça ne se gâtait pas. C'était notre garde-fou. Après trois semaines, elle était guérie, sans antibiotiques. On c'est dit : *c'est encourageant*. La faculté de guérison existe mais dans quelle mesure on peut l'encourager et dans laquelle on ne peut pas ? Une personne est venue avec une infection rénale et elle ne voulait pas de traitement classique. On pose des questions, il s'avère qu'elle fume deux paquets de cigarettes par jour, qu'elle ne peut pas prendre un arrêt de travail. Là on a dit non, qu'il fallait accepter le traitement antibiotique, quitte à se revoir dans un mois et voir comment rattraper les choses. Cet exemple, pour dire que ce n'est pas toujours possible mais ça l'est souvent, relativement souvent.

C'était un peu ça mon travail à l'origine de mon bouquin *Mamamelis*, manuel de gynécologie naturopathique à l'usage des femmes. Il s'est bien vendu, évidemment parce qu'il y a peu d'informations dans ce domaine. Avec ce groupe on a expérimenté des traitements. C'est épatant et intéressant et c'est d'autant plus important que ça change la relation de la femme par rapport à son corps, à la maladie, au processus de guérison et à tout ce qui est autour.

J'ai également travaillé dans les pays appauvris : au Nicaragua, au Brésil, en Inde. J'ai pu voir des situations similaires, voir comment ça se passait et vérifier les conditions nécessaires pour se mettre en situation de se prendre en main, voir comment ça marchait. Je vous donne des exemples. En Inde rural, on avait dans un groupe une dame qui avait perdu son mari, elle était mère de deux garçons, elle était dans une véritable pauvreté. Elle avait un lopin de terre qu'elle n'arrivait pas à arroser. Son voisin et beau-frère arrosait toujours son champ à lui et elle ne pouvait pas faire de façon à avoir un peu d'eau. Elle avait plein de pathologies. Elle était anémique, elle avait des problèmes de vue la nuit, des maux de dos. Elle avait toute sorte de problèmes de santé pour lesquels les femmes ne vont pas chez le médecin. Elle considérait qu'il faut vivre avec ça, que ça faisait partie de la vie normale. Avec cette femme on prenait le thé tous les jours dans sa maison, on a réussi à faire irriguer le champ et petit à petit les plantes ont poussé. Dans ces plantes il y a beaucoup de fer. Si elle allait chez l'infirmier du coin, il y avait une médecine rurale, elle expliquait les symptômes, on lui collait du fer. Elle partait avec les comprimés de fer. Mais quand elle les prenait ça la constipait, donc elle a arrêté le traitement... raté, caramba. Mais avec les plantes vertes qui poussent dans son champ, il y avait un fer facile à fixer, proche de l'alimentation et en ajoutant ces feuilles vertes aux lentilles, plat classique, ça faisait augmenter le fer et l'anémie allait mieux. L'énergie vitale montait, elle avait moins mal au dos. La femme avait à

nouveau la pêche et elle est devenue une leader populaire capable de convaincre les autres qu'on peut s'approprier des recettes simples à base de plantes qui poussent autour d'elles. Elle est convaincante, plus que l'infirmière qui ferait une conférence. Elle a vécu elle-même cette expérience et elle a un esprit de conviction. Elle est devenue leader populaire. J'ai adoré ces expériences. C'est magnifique de voir que des femmes même analphabètes, pieds nus, quand elles sont dans une situation qu'elles se savent sécurisées, dans un espace fermé, les enfants dehors, qu'on leur foutent la paix, et qu'il y avait une occasion de se réapproprier un pouvoir, de s'informer, elles se précipitaient. Les intellectuelles avaient plus de difficultés que les femmes des couches populaires à entrer dans ces combines. Pour faire de l'auto-examen, regarder avec le speculum, elles avaient plus de réticences. On avait des discussions à ne plus finir, c'était politiquement correct ou pas, etc. C'était très compliqué, mais en zone rurale elles comprenaient bien qu'il y avait une occasion de se rapprocher quelque chose, par exemple, mesurer des diaphragmes : elles n'avaient pas un choix immense, au niveau de la contraception, la pilule n'était pas économiquement accessible, le stérilet si vous êtes anémique cela va s'aggraver en raison du saignement. Le préservatif, il fallait encore le faire mettre au partenaire, pas toujours facile, un diaphragme pourquoi pas ? On leur propose un atelier et elles n'ont pas hésité longtemps. Au début c'était la consternation, avec un petit moment de stupeur et après si une faisait un gag et disait, *oui je vais me faire une mise en plus des poils pubiens*, tout le monde riait et tout le monde a saisi l'occasion.

Q. Comment s'est fait le lien avec le mouvement des femmes ?

R. Si ça vous intéresse, nous avons des archives MLF. Le MLF était au départ un mouvement complètement a-hiérarchique d'esprit anarchisant où on mettait en commun nos expériences. On faisait des groupes de conscience, de paroles. C'était des personnes de même condition qui se mettaient ensemble et échangeaient. De ces groupes est ressorti quelque chose de fort : beaucoup de femmes partageaient la même problématique commune mais elles n'osaient pas en parler. Il y avait des difficultés de positionnement par rapport au père, au médecin, au mari, au curé etc. On a lancé l'idée que ce qui est personnel est politique et que les rapports politiques ne se rapportent pas seulement à combien de femmes il y a au parlement mais aussi à ce que vivent les femmes dans leur vie privée. Et qu'est-ce qui se passe dans cette famille, ce couple ? On a passé pas mal de temps à analyser les situations ensemble. C'est quelque chose d'assez révolutionnaire de commencer à parler comme ça. J'ai participé à un groupe qui joignait discussion et travaux pratiques: l'auto examen.

Ces années-là on est parties très fort sur des revendications fondamentales telles que le droit à l'avortement libre et gratuit et l'accès à la contraception. Chez le gynécologue à cette époque et aujourd'hui aussi, la femme n'a pas le choix, le médecin choisit, ce n'est pas vraiment qu'il passe du temps à expliquer et à voir quel contraceptif lui conviendrait mieux. On est sur la ligne du « moi je sais mieux ce qui est bon pour vous ». Le choix est restreint aux hormones. On avait des revendications par rapport à la relation au corps, à la sexualité. Beaucoup avait à

voir avec l'identité : *qui je suis, comment je me débrouille dans la vie, comment je trouve ma place, comment je vais faire ?* C'est une grande question, comment entrer en relation ? Il y avait l'esprit 1968, c'était une période de contestation et il avait plus d'aisance sur le plan économique, ce qui aide. Les éléments essentiels, c'est que beaucoup de personnes comme moi qui partagent un parcours avec des oppressions mais, avec une certaine aisance économique. Si la situation est trop difficile, on passe beaucoup de temps à s'occuper de la survie et on n'a pas la possibilité de mettre du temps et de l'énergie à entreprendre des démarches collectives. Il avait un peu ces ingrédients là, c'est cela qui a fait que ça a bien mordu.

On n'était pas des milliers, on se fait des illusions, c'est un mouvement minoritaire mais il a réussi à entraîner un changement de mentalité. On n'était pas nombreuses. Dans nos assemblées, il y avait 200 personnes à tout casser, vraiment. C'était un mouvement minoritaire. C'est pour cela qu'il est important de voir le film de Carole Roussopoulos : *Debout !* C'est l'histoire du MLF dans les années 70/80 et cela raconte Paris et la Romandie. Le film donne une idée claire de ce qui s'est passé. Elle interroge les mêmes personnes 30 ans après : Christine Delphy jeune et Christine qui a pris 30 ans. C'est intéressant de voir les personnes maintenant, celles qui militent celles qui ne militent plus. Un épisode que Carole raconte : elles sont allées au monument du soldat inconnu et elles ont déposé la gerbe de fleurs et ont porté une banderole qui disait : *Il y a plus inconnu que le soldat inconnu... sa femme !* On l'a raconté dans les journaux, en disant qu'elles étaient une cinquantaine mais elles étaient juste assez pour porter la gerbe et les banderoles.

C'était donc un mouvement minoritaire mais il avait trouvé une faille, il avait trouvé quelque chose qui rassemble suffisamment de personnes autour pour être capables d'être nombreuses par moment mais le reste du temps peu de personnes.

Et aujourd'hui, le changement de mentalité ?

On a eu quelques succès. Aujourd'hui des choses ont changé: le divorce, l'égalité des droits, mais il y a le retour de manivelle. A la fin du siècle passé et au début de ce siècle on se prend le retour de manivelle : c'est le *back-lash*, c'est douloureux, tout le monde dit : *C'est acquis, c'est bon, qu'est-ce qu'elles nous emmerdent encore ces féministes, tout va bien.* C'est vrai, certaines choses vont bien mais l'extrême droite est partie avec une initiative : de ne plus rembourser l'avortement par l'assurance maladie. Et ça, tout en disant qu'ils ne remettent pas en cause l'avortement, ça va faire des économies et, si une femme veut avorter, elle n'a qu'à payer. Elle peut prendre une assurance complémentaire. Ah bon ? Alors... *Je sens que cette année je vais faire un écart de contraception parce que je suis d'une ambivalence douteuse donc je vais prendre une assurance complémentaire.* Ce n'est pas un scénario plausible, sans parler de toutes celles qui ne peuvent pas prendre une assurance complémentaire. Elles vont retourner à l'aiguille à tricoter ou à la pose de sonde. Alors bien sûr on aura bien avancé !

Q. Et dans 50 ans ?

R. Avant 50 ans, il y a aujourd'hui. Les changements sociaux sont longs à obtenir, comme les changements de mentalité, mais ils sont très rapides à perdre. Le peu d'acquis du passé, on peut les perdre facilement. Le droit à l'avortement par exemple et si l'UDC parvient à être le premier parti en Suisse, il voudrait bien ramener les femmes à la cuisine. Les mecs travaillent et les femmes s'occupent des enfants. Mais on voit aussi au niveau des mentalités le retour de manivelle. C'est se dire que tout va bien et ne pas remarquer qu'on recule. Les inégalités salariales, cela s'est amélioré sur la fin du siècle passé mais maintenant avec la crise, les différences de salaire entre hommes et femmes sont en train d'augmenter. La situation économique des femmes avec la crise s'est énormément aggravée. Elles se sont appauvries, c'est flagrant, c'est grave et tout le monde pense que tout va bien. Maintenant c'est comme si être féministe c'est ringard, alors même que les motifs qui étaient problématiques à l'origine s'aggravent et personne ne se révolte.

Dans 50 ans, je ne serai pas là mais je suis inquiète, en ce moment nous sommes en train de perdre du terrain. On assiste à un durcissement des rapports sociaux. Aujourd'hui être militante comme moi serait qualifié de terrorisme. La répression s'est renforcée, donc je ne sais pas, je crois que si on ne fait rien on va aller vers le pire. Par contre et c'est rassurant, je vois qu'après la *génération bof*, la *génération tout va bien*, moi je suis bien, je gagne ma vie et coule Raoul, la génération qui vient après est en train de se rendre compte que ça ne va pas si coule raoul, ils se rendent compte que ça ne se passe pas bien. C'est toujours intéressant de voir comment ça discute. J'ai participé à une rencontre avec des jeunes artistes, hommes et femmes. On parlait inégalités dans leur profession. Les femmes disaient qu'en tant qu'étudiante ça va : on partage, tu fais la vaisselle, je fais à manger, on fait les courses à tour de rôle. A partir du moment où arrive l'enfant, ça se gâte. Le partage du travail ménager, vouts, disparu. Celle qui reste à la maison avec l'enfant fait le ménage. Professionnellement elle ne trouve pas de contrat. Les femmes dans des professions artistiques ne doivent pas dire qu'elles ont un enfant, sinon elles ne sont plus sollicitées. Elles comprennent vite où est la limite, le plafond de verre, et voilà elles vont peut-être l'accepter tel quel ou alors elles vont se regrouper pour essayer de faire quelque chose ensemble pour que ça ne soit pas discriminatoire d'avoir un enfant.

Q. Voilà pour le contexte et la colère alors ? Et la résistance ? La soumission/insoumission ? Comment as-tu fait l'expérience de la colère ?

R. J'ai fait très souvent l'expérience de la colère. Si la colère est rentrée, on tombe malade: foie faible, crise d'hémorroïdes, migraine etc. Il y a différentes façons de somatiser une colère rentrée. Moi je l'ai dit, j'ai eu pas mal de maladies en partie à cause de choses que je ne supportais pas. Maintenant plus grande, on arrive mieux à comprendre, à réaliser qu'il y a une autre issue. Une partie de la colère on peut la convertir dans quelque chose de constructif politiquement. Ça peut marcher, en tout cas pour moi ça a marché. Pour d'autres aussi. Il faut avoir une dose de colère, d'oppression mais il ne faut pas en avoir trop. S'il y a trop de

colère, ça devient autodestructif et puis c'est la folie, la maladie, on pète les plombs en langage commun. Pour convertir la colère dans l'action, dans une perspective de transformation il faut en avoir un peu mais pas trop et avoir d'autres personnes avec qui parler, qui partagent la même chose. Cela permet de comprendre que je ne suis pas la seule avec ce problème : je ne suis pas nulle. Il faut un espace pour partager.

Q. Qu'est ce qui pousse à agir ? Colère, colère et autre chose ? Quels sont tes sentiments ?

R. Ce qui me pousse à agir c'est en partie ma saine capacité d'indignation, de ne pas admettre un certain nombre de choses, de ne pas admettre que c'est normal et que toutes les femmes doivent prendre des hormones à la ménopause pour être belles toujours alors que la fréquence du cancer monte et qu'on sait qu'il y a une relation entre le cancer et les hormones de substitution. Et puis, il y a des motifs qui sont moins glorieux, plus personnels : ce sont les choses sur lesquelles je réagis en fonction de ce que j'ai vécu petite. Je réagis dans le sillon parental : plus jamais ça, le monde doit changer. Je fais d'autres choses en réaction : je ne veux pas faire comme ma mère. Ce sont des motifs moins glorieux mais néanmoins ils peuvent aussi être le moteur à l'action politique.

Q. Et la résistance qu'est ce que c'est : résistance, création politique c'est la même chose ?

R. Non ce n'est pas la même chose. La résistance c'était par exemple ce que je faisais comme infirmière à l'hôpital : ne pas me plier au jeu mais essayer de trouver là où je pouvais aider les personnes à ne pas se faire hacher menu ; ça peut être un comportement de résistance. Par contre, créer une chose différente avec un rapport différent, ça dépasse la résistance. C'est quitter l'institution et faire ailleurs une chose différente, ça demande plus d'efforts. Il y a toute sorte de parallèles à ça. On peut refuser de payer la taxe militaire. Si on est nombreux ça marche peut-être, on peut créer un mouvement autour, quelque chose de plus que juste résister.

Q. Soit en faisant, soit en résistant, soit en créant quelque chose de nouveau, est-ce qu'on ne risque pas de créer une contre-résistance, une réaction négative en face ? Quelle sont tes expériences ?

R. A tous les coups on se choppe la contre-résistance. A partir du moment où on dérange, dans mon cas on dérange les rapports sociaux de sexe, c'est sûr qu'on va se prendre la contre-résistance.

C'est sûr que l'autre, dans cette problématique mais dans d'autres aussi, ne va pas accepter de lâcher ses privilèges en disant : *finalement, en réfléchissant vous avez raison*. Non, ça va entraîner une contre-résistance. Elle peut nous détruire complètement ou alors on trouve des moyens de réagir. Nous, le moyen trouvé c'était l'humour. Par l'humour on a réussi à faire passer beaucoup de choses, plus que par le discours théorique. Les gens rigolent un bon coup et disent : *finalement elles ont raison*. Ce moyen là a permis à beaucoup de gens de se sentir concernés et

de se sentir sympathisants parce qu'il y avait quelque chose de rigolo. Par exemple : *On peut envoyer un homme sur la lune, pourquoi pas les envoyer tous.* C'est des gags débiles, mais en rigolant on commence à penser les choses différemment. Il y avait aussi une affiche d'un grand poisson et ça disait : *une femme sans homme est comme un poisson sans bicyclette.* C'est pour rigoler, mais ça permet de réfléchir aux choses. Dans le film *Debout !* et dans les documents de l'époque on voit comment pendant longtemps on est allées puissamment dans l'humour et ça à relativement bien marché. Ça ne marche pas toujours, ça a marché parce qu'il s'agissait de rapports humains. Dans d'autres situations, ça ne marche pas bien. En Israël, les soldats qui n'ont pas envie d'aller dans les territoires occupés, c'est la honte, ils en ont marre de tirer sur les gamins, ils refusent mais ils se tapent des années de taule. En Israël, la moindre personne qui n'est pas d'accord avec le gouvernement, qui conteste sa politique, est nommée maintenant ennemi de l'Etat. Elle est mise au même grade que les grands terroristes. Un militant qui emploie des moyens pacifiques pour militer, qui distribue des tracts et dénonce des crimes, dénonce ce qui s'est passé dans la guerre de Gaza, est classé de terroriste et criminalisé comme un poseur de bombes. Dans ce cas, je ne suis pas sûre que l'humour suffise. Nous c'était sur des choses qui avaient à voir avec les mœurs et là il y avait une brèche pour faire réfléchir les gens par l'humour. Réfléchir sur sa propre vie : *et moi où j'en suis avec mon propre Jules ?*

Q. Tu peux donner des exemples de la dynamique soumission/insoumission dans les actions que vous avez menées ?

R. La soumission est la forme de fonctionner la plus facile. Sortir des schémas, sortir et faire différemment ça demande de l'énergie et c'est étonnant comment on peut être amené nous mêmes dans l'ordre avant que l'ordre nous y amène. Je reprends l'exemple du Dispensaire des femmes : la clinique marchait bien, c'était une consultation révolutionnaire, de non-médicales qui apprennent à faire des gestes simples. Les caisses maladie n'ont rien à reprocher, l'association des médecins non plus mais au bout de quelques années, à l'intérieur de l'équipe il y a eu envie de rentrer dans la norme. On avait des salaires égaux, médecins ou pas on avait le même salaire, on partageait toutes les tâches, 1968 était passé par là avec son idéalisme, mais le naturel est revenu au galop. Un certain nombre de spécialisations se sont créées, une femme s'est spécialisée pour la réception. Avant, au début, la réception était tournante. Les médecins faisaient aussi la réception, c'était chouette, une toubib qui accueille les femmes. Après quelques toubibs ont dit : *ce n'est pas normal d'avoir les mêmes salaires.* Si vous voulez, la hiérarchie, les normes reviennent. On a maintenu cette organisation d'autogestion pendant plusieurs années. Pendant que j'étais en Inde, le Centre de santé de femmes *Rosa canina* s'est créé et elles ont voulu rentrer dans la norme, elles voulaient être reconnues par leurs paires et ne pas être différentes. Elles demandent un contrat plus classique et pourtant ni les caisses maladies, ni l'association des médecins l'a demandé. C'est elles qui sont revenues dans la norme, en créant des différences salariales accompagnant ce partage des tâches. Ça c'est le cassé de gueule intégral.

Plus rien n'avait de sens. Tout récemment elles ont engagé un gynécologue homme qui ne connaît rien à la médecine naturopathique. L'alternative c'est fini. Mais c'est intéressant parce que c'est elles-mêmes qui ont ressenti le besoin d'entrer dans la norme économiquement et socialement. Elles ne pouvaient plus porter cette différence.

Q. C'est impressionnant ce que tu racontes, mais avant d'ouvrir le débat plus général, une des questions qui sont apparues c'est pourquoi tu ne voulais pas écrire un texte ?

R. Je n'ai pas le temps. J'ai fait énormément de conférences, de rencontres, de témoignages pour des livres, j'en ai fait à la pelle ces dernières années. Le témoignage écrit franchement c'est la flemme quoi, alors que parler pour moi est plus facile.

Et quand tu m'as proposé de faire l'exercice oralement, j'ai sauté sur l'occasion.

Q. C'est difficile d'écrire ?

R. Non ce n'est pas difficile, enfin... oui c'est un peu difficile, il me reste des traces de mon côté gauche forcée à droite et de la dyslexie prononcée : je lis beaucoup plus lentement que vous, ça me coûte un peu plus mais bon j'ai écrit trois ouvrages, bourrés de fautes d'orthographe. Ce n'est pas grave, j'ai des relectrices pour me rattraper, des gens sympas qui m'aident. Pourvu qu'on ait quelqu'un sous la main qui a les qualités qu'on n'a pas et on peut s'arranger.

Q. Pourquoi il faut raconter, pourquoi tant de témoignages ?

R. J'arrive à un âge où j'ai envie de transmettre. Je vais arrêter de travailler à un certain point. Depuis que je suis rentrée d'Inde, j'ai pris 12 stagiaires. Transmettre, je sens que c'est important. J'ai envie que ça continue ce type de pratiques, j'ai envie que d'autres jeunes s'intéressent à l'autre et aux pratiques naturelles, si possible dans un rapport à l'autre qui ne soit pas classique : *moi je sais ce qu'il vous faut, prenez ça et, trac, trac, trac, deux ordonnances*. J'ai envie que le rapport soit différent et j'ai envie de transmettre cela. L'autre chose que j'ai envie de transmettre c'est par rapport à la lutte : quelles luttes ont marché, pourquoi certaines ont marché d'autres pas. Celle et ceux qui recommencent doivent pouvoir glaner là quelques idées, gagner du temps, ne pas prendre les mêmes prunes dans la gueule avant d'arriver à obtenir quelque chose. Cette transmission m'intéresse beaucoup. Dans les archives du MLF et les archives contestataires, il y a ma génération, la génération bof n'est pas là, mais les jeunes sont là. Et les jeunes sont preneurs et regardent comment on fonctionnait, par exemple comment ça c'est passé pour les luttes anti psy, qu'est ce qui c'est passé. Comment avons-nous fait tomber le professeur Tissot. Parce qu'on l'a fait tomber ; ça les intéresse de voir comment ça s'est passé. On était une petite minorité et on a réussi à faire arrêter les électrochocs à la clinique psychiatrique *Belle Idée*, ça valait la peine. On en faisait encore à l'époque. Une jeune-fille a été arrêtée à Gösigen, devant la centrale nucléaire. Il y a eu quelques dérapages et elle est restée là, hébétée trop longtemps

devant la centrale. Les flics l'ont embarquée, elle délirait. À la clinique de *Belle Idée*, ils n'ont pas pris les temps de voir si elle avait un médecin traitant, s'il y avait des antécédents, ils lui ont fait une série d'électrochocs plusieurs jours de suite et le 6^e jour on est arrivées avec la clef et on l'a embaquée. Faire arrêter les électrochocs n'était pas une petite victoire. Par la suite, un des appareils pour les électrochocs a disparu et a été déposé brisé devant le siège de l'association des médecins genevois avec un petit message.

Q. C'était plus que de l'humour, pourquoi pas la lutte armée ?

R. Lorsqu'on parle de rapports de sexe, je ne pense pas que la lutte armée, soit une hypothèse intéressante. Dans les situations des luttes armées au Nicaragua par exemple, où 14 familles contrôlent toutes les terres et les biens d'un pays, en effet on peut être aculé, même à la lutte armée, pour renverser ce pouvoir. Les 14 familles ne vont pas céder avec le sourire. Je comprends bien que c'était la seule solution. D'ailleurs beaucoup de femmes se sont engagées, égales avec leur hommes. Elles assumaient toutes les tâches comme les hommes et quand la révolution a été terminée, on les a renvoyées à la cuisine! Donc lutte armée, oui bien sûr, mais elle ne change pas nécessairement les rapports sociaux. Pour cela, il faut s'y prendre d'une autre façon.

Questions des étudiant.e.s à la fin de la conférence

Q. Vous êtes née à Jérusalem , pourquoi êtes-vous venue à Genève ?

R. Parce que mon père a trouvé un emploi à Genève et je me suis faite amener. J'étais minus, j'étais terrorisée, je me suis trouvée à l'école. Je parlais trop, on m'a mis un savon dans la bouche et on m'a mise au coin. Voilà mon début en Suisse, c'était génial !

Q. Vous avez dit que votre action a montré que le personnel est politique. Quel est le lien entre personnel et politique ?

R. Le personnel est politique oui. Quand on est ouvrier on a un statut d'opprimé envers l'employeur, c'est un statut clair. Tous les ouvriers ont le même statut d'opprimé, on peut se regrouper et discuter sur le patron qui est un salaud, sur les salaires qui baissent. Ce statut est défini. Mais la situation de la femme ne l'est pas. La femme est seule dans son foyer et dans cette position elle ne parle pas avec les autres pour savoir comment se débrouiller. Isolée dans sa situation, cela ne coule pas de source de comprendre que ce qu'elle vit n'existe pas que personnellement mais aussi collectivement : que d'autres femmes vivent des choses similaires. Et dans cette situation le contrôle de son propre corps n'est pas facile. Avec l'éducation que la femme a reçue, il y a des aspects du corps qui ne lui appartiennent pas et c'est le domaine gynécologique. Sa réappropriation est difficile. Si on a mal à la gorge, on peut arriver à un certain niveau d'autonomie. Je regarde ma langue et je regarde s'il y a des points blancs, si c'est grave ou pas. Si c'est grave, je fais appel au médecin sinon je me soigne avec une décoction de

gingembre, miel et citron. Pour une affection gynécologique c'est plus difficile. On a mal, on ne sait pas ce qui arrive, c'est difficile de conquérir son autonomie par rapport à ça et arriver à être en position de décider soi-même. Pour la contraception par exemple, c'est le médecin qui décide, même le Planning a tendance à proposer ce qu'eux trouvent mieux. Les jeunes filles reçoivent la pilule avant d'avoir le temps de connaître autre chose. Souvent ce sont les parents qui décident, de peur que la fille ne tombe enceinte. C'est difficile d'être capable de prendre des décisions pour soi-même. Pour y arriver il faut du travail et si on le fait toute seule dans son coin ça prend beaucoup de temps. Pour les hommes c'est différent : ils découvrent l'érection, ils peuvent mettre la main dessus, c'est pas mal, chic. Pour une fille c'est difficile de découvrir sa sexualité, ça peut prendre des années, surtout si elle ne se masturbe pas. Elle ne peut rien sentir au moment des rapports sexuels et elle peut se dire qu'elle est une andouille : *c'est moi qui ne suis pas bien faite vu que je ne sens rien*. Nathalie Bagos (Enquête sur la sexualité en France 2008) nous dit que 60% des femmes simulent l'orgasme lors de l'éjaculation. Alors ça veut dire que si la fille ne simule pas elle peut se faire traiter d'andouille par le garçon : *tu ne dis rien, toutes les autres ont trouvé super etc.*

Pour une femme donc, ça prend beaucoup d'années pour découvrir sa sexualité, comment s'y prendre, c'est difficile. Et la réappropriation de sa sexualité ça prend du temps. Mais dans une démarche collective cela va plus vite.

Q. L'espoir, le futur ?

R. Pour certaines choses j'ai du mal à avoir de l'espoir, pour la Palestine par exemple. Mais pour ce qui concerne les enjeux hommes/femmes, les choses sur lesquelles j'ai travaillé ces dernières années j'ai de l'espoir. Je vois les femmes, je vois les jeunes filles avancer. Le 8 mars, le jour de la marche mondiale de femmes, j'étais à la Cinémathèque où on présentait le film de Carole Roussopoulos et j'ai vu des groupes qui naissent de nouveau, des nouveaux journaux, c'est génial ; ça ressurgit j'ai l'impression. Les mouvements de contestation, ça va par vagues. En général, si les choses ne sont pas résolues, ça redémarre et je sens que ça redémarre, je sens quelque chose qui fait *pop, pop, pop* : le féminisme, l'écologie, les luttes sociales en général. J'ai l'impression que ça recommence, ça se ranime mais dans des situations plus difficiles que celles que nous avons vécu. Aujourd'hui les jeunes rament pour subsister, mais on sent que quelque chose est en train de naître. J'ai de l'espoir pour autant qu'il y ait des espaces collectifs pour pouvoir parler, les femmes avec les femmes, les hommes avec les hommes sur comment se construit la société. S'il y a des espaces de rencontre on pourra faire des choses en commun. S'il n'y en a pas, alors ça va être dur.

Q. Et la colère collective ?

R. Oui, ça peut être rigolo la colère collective. Je vous donne un exemple. Le mouvement *Oui à la vie*, continue de sévir toujours avec les mêmes conférences, les mêmes photos de fœtus de 24 semaines qu'ils prétendent être de 8 semaines. Nous nous sommes infiltrées pendant leurs conférences, avec des couches

souillées et des boules puantes, c'est la panique générale, puis tout le monde s'enfuit, c'est rigolo. Nous l'avons fait au Parlement à Berne au moment des discussions sur la Xème initiative et la loi qui ne change pas. On s'est installées dans l'espace réservé au public et on a jeté les couches souillées sur la tête des parlementaires, un journaliste dans le coup, cela peut être pas mal. Mais je reviens à nouveau sur la notion d'humour. Dans la confrontation directe c'est nous qui allons nous faire plier. Il faut la colère collective, c'est un outil formidable mais il faut qu'elle soit rigolote. Bien sûr, quand on fait des actions du même type que celle de Berne, on se fait traiter de mal baisées, de folles. On peut se réapproprier ça, on peut montrer à l'interlocuteur comment son argument est futile.

Q. Que penses-tu des « femmes de la place de mai », on les a appelées « les folles de la place de mai », les femmes argentines qui réclamaient les corps des disparu-es

R. Il faut être folles pour se mettre un fichu blanc sur la tête et chaque semaine tourner en rond devant le parlement avec des pancartes. Elles n'étaient pas beaucoup non plus, je les ai rencontrées. On les a traitées de folles, il n'en reste pas moins qu'elles ont réussi par retrouver pas mal de corps et des enfants volés par la dictature. « La seule lutte qu'on perd est celle à laquelle on renonce ».

Q. Quel mode de lutte pour aujourd'hui ?

R. Je ne sais pas quel mode trouver pour vos réunions mais la vie en communauté par exemple, les squats. J'ai aussi fait partie de mouvements d'occupation, de communautés de vie, de collectifs, j'ai toujours adoré les différents collectifs auquel j'ai appartenu. Je pense que la communauté de vie est plus intéressante que le couple. Je vous encourage à essayer de faire les choses collectivement, c'est plus stimulant, il y a des garde-fous. On peut toujours se faire rattraper par quelqu'un qui dit qu'on déraile. C'est un avantage.

Je sens du scepticisme dans la salle. Vous avez devant vous la vie, vous verrez, les expériences collectives c'est épatant. Aucun de mes projets - les livres, la clinique, les archives -, n'aurait pu être mené à bout si je n'avais pas opté pour ce genre de fonctionnement, ça n'aurait pas marché ça aurait été mauvais.

Enregistrement et retranscription effectuée par Graziella de Coulon responsable du groupe « Philosophie orale » du colloque.